

EDUCATION ET SCRUPULES RELIGIEUX.....	1
Avant l'école.....	1
A Patras.....	7

## EDUCATION ET SCRUPULES RELIGIEUX

### **Avant l'école**

Un matin de Samedi Saint (mais j'ignore le mot Samedi Saint et ce qu'il signifie), tante Marie m'annonce que nous irons à l'église des Chocolants "voir tomber le rideau".

L'église des Chocolants est comble, le chœur entièrement masqué par un rideau noir sur lequel figurent, imprimés en blanc, d'étranges insignes qui sont ceux de la Passion. Des bannières et des tentures noires sont suspendues entre les piliers ou tendues le long des tribunes. Tout-à-coup, le rideau semble se fendre. L'orgue éclate. Cloches et sonnettes retentissent à la fois. Le maître-autel apparaît illuminé par d'innombrables cierges jusqu'au faite. Les tentures noires, emportées, ont fait place à des tentures rouge et or. Et la statue de la Sainte Vierge qui surmonte le du maître autel apparaît à son tour dans sa niche derrière un rideau mécanique qui s'abaisse lentement.

On me ramène à la maison enchanté. Mon engouement pour les cérémonies liturgiques ne se manifeste peut-être pas tout de suite, mais ne tardera pas à s'affirmer. Cette pièce à machine à laquelle je viens d'assister me laisse une profonde impression. Le côté théâtral de la liturgie, son appareil, ses cortèges m'attirent et me fascinent. J'aime le privilège qu'ont les prêtres d'être les acteurs de ces mystères et les exécuteurs de ces pompes. En les imitant, je savoure les avantages que je leur envie.

C'est ainsi que je me mets à "jouer à la messe". Je me revois avec Raymond Sperco avec, en train cette fois de la jouer avec nous, sa petite sœur Valérie âgée de deux ans. Nous nous couvrons d'ordinaire les épaules d'une pièce d'étoffe quelconque ou même d'une écharpe qui simule la chasuble ou la chape. Et la petite Valérie que nous avons contrainte de jouer avec nous pour avoir un partenaire de plus, porte en guise de vêtement sacerdotal une serviette de table nouée autour du cou et dont une pointe lui descend dans le dos.

Tous les ans, j'attends avec impatience l'heureuse journée du Samedi-Saint où tante Marie me conduira chez les Chocolants. Je savoure l'ambiance de cette merveilleuse journée : l'église est pleine. Des enfants sont debout sur les bancs. L'office touche à sa fin. La grand-messe est sur le point de commencer. On allume les cierges qui à mesure font luire des points d'or derrière le rideau noir. Déjà, de temps à autre, on entend des pétards éclater dans la cour. Je sais que tout à l'heure, au *Gloria*, au son des cloches et des clochettes, au bruit des pétards et au chant de l'orgue, le rideau noir chutera. Déjà, on le voit bouger. Un sacristain en a retroussé le bout en forme de gros nœud pour le rendre plus maniable à l'heure de la chute. En voici un autre qui, sur la passerelle, essaie les ficelles qui le retiennent.

Enfin, d'une petite voix dirait-on intimidée par le grabuge qu'il provoquera, le célébrant entonne le *Gloria*. Le rideau semble se fondre. Cloches et clochettes résonnent. L'orgue éclate. Les pétards crépitent. L'autel apparaît rouge et or avec la Sainte Vierge dans sa niche. La tenture avec les insignes de la Passion qui masquait l'autel n'est plus qu'une boule noire à une des extrémités de la passerelle. Le célébrant entre le diacre et le sous-diacre regagne sa stalle, l'air enchanté de cette réussite.

Voyant combien les cérémonies religieuses m'intéressent, mes parents m'achetèrent une chapelle qui comportait tout un matériel liturgique : ciboire, patène, encensoir, ostensor, candélabres, crucifix. L'existence de jouets pareils démontre que j'étais loin d'être une exception et que les fastes liturgiques coïncident avec les propensions naturelles des enfants.

Je fis d'une boîte un tabernacle et installai un petit autel.

À mesure que mes connaissances liturgiques se développeront, mon amusement augmentera en diversité et en puissance. Je répèterai chez moi les cérémonies auxquelles j'assiste à l'église. J'ornerai ma chapelle les jours de fête et lui ferai reprendre les ornements communs le lendemain, ainsi que cela se passe à l'église. Je vivrai dans la peau de mon rôle. Je serai alternativement le sacristain affairé pressé par sa besogne, ou le prêtre absorbé par l'accomplissement de ses charges. À telle occasion, je chanterai une messe solennelle ; à telle autre, j'exposerai le saint sacrement, psalmodiant en latin, c'est-à-dire en un charabia improvisé offrant quelques consonances avec le latin entendu à l'église, mêlé à des formules déformées au point d'en être méconnaissables.

Même après que j'irai à l'école et que mes connaissances liturgiques s'enrichiront, les formules latines retenues s'imprimeront dans ma mémoire effroyablement estropiées. Cela est si vrai qu'aujourd'hui encore je pourrais les retranscrire telles que je les entendais et que j'aurais été tenté alors de les reproduire :

« Deus qui nobis sub sacramento miraculis passione in memoria dei Christi tribue, quesibus itano scorvitch sacra misteria venerari... (Deus qui nobis sub sacramento, mirabili passionis tuae memoriae reliquisti tribue, quaesimus ita nos corporis et sanguinis tui sacra misteria venerari)

On peut assurer qu'une énorme partie des catholiques n'entend pas ni n'imagine le latin d'église différemment. La faute en est aussi à certain clergé pour lequel les oraisons ne sont que des formules d'incantation qu'on lit à la hâte en avalant une partie des syllabes et en prononçant le reste n'importe comment..

Mes bonnes grecques me récitent la passion Jésus Christ mise en vers grecs, amplification populaire semée d'épisodes touchants. Je finis par l'apprendre par cœur. On me la fait répéter devant des parents ou des amis qui s'amuse de m'entendre la dérouler d'une seule traite avec la mémoire d'un perroquet et l'automatisme d'un réveille-matin. Je m'y retrouve en effet en suivant le fil des mots, guidé par l'enchaînement des rythmes et des syllabes.

De Dieu et de la religion, j'ai une connaissance sommaire et une connaissance acquise qu'il me semble avoir trouvée toute édifiée. Dieu est l'autorité suprême de l'univers que j'ai sous les yeux, un élément naturel de l'ordre existant comme le ciel, les arbres et la mer. La religion, dérivée de Dieu, se présente à moi exactement de même, et la Sainte Vierge, les anges et les saints forment la cour attachée à la personne de Dieu au royaume du ciel où existe une nombreuse hiérarchie. Je peux dire que je suis un théologien orthodoxe sur un point puisque je ne départage pas l'idée de Dieu de la personne de Jésus-Christ. Mais dans la hiérarchie de la cour céleste, la Sainte Vierge est presque l'égale de Dieu, en tout cas la première des divinités féminines. Certains saints, comme saint Joseph, me paraissent jouir d'un rang privilégié, tandis que d'autres me semblent nettement subalternes et, bien que très grands par rapport aux hommes, me font l'effet d'occuper un rang très inférieur au paradis.

À l'école

Ainsi enseigné et digéré, le catéchisme avait fait naître en moi les conceptions suivantes :

Danger perpétuel de damnation. Damnation signifie Enfer. Enfer : lieu d'éternels, affreux et irrévocables supplices.

Dieu : omnipotence pointilleuse qu'il faut bien se garder d'offenser. Chaque homme a, invisible mais présent auprès de lui, un démon astucieux chargé de le précipiter dans le péché. Un ange gardien aussi, mais ce protecteur candide et un peu mou, quoique animé de bonne volonté, est un bien faible antagoniste contre le démon, adversaire puissant, retors et impitoyable.

Danger permanent de mourir en état de péché mortel. Pour se sauver, il y a une formule, un expédient : l'acte de contrition parfaite. Mais comment en arriver à la perfection dans la contrition ? En répétant les paroles de l'acte, en en pénétrant le sens, avec la ferveur d'une absolue sincérité : « Mon Dieu, j'ai un grand regret de vous avoir offensé... » Oui ! mon Dieu ! je me repens, je me repens véritablement... Tiens ! mais je répète la formule distraitemment et même l'interprétation que j'en donne... J'ai eu l'esprit ailleurs. L'acte n'est donc pas parfait. Donc danger de nullité. Répétons. Et je recommençais : « Mon Dieu, j'ai un grand regret... »

Dieu aime le sacrifice, la contrainte. Tu ne prendras pas plaisir. Moins tu prendras plaisir, plus tu plairas à Dieu.

La gourmandise, péché véniel, donc pas trop de soucis de ce côté. Si on meurt avec un péché véniel, on ne risque que le purgatoire. Tant pis ! puisque on s'en tire.

Le monde semé d'embûches : péché par pensée, par action, par omission. Passe encore pour le péché par action. On se sent un peu maître de ne pas le commettre. Mais le péché par pensée ? Comment repousser les mauvaises pensées qui tourbillonnent comme des mouches ? Car je les sens voler autour de moi. Mais que sont ces mauvaises pensées ? Elles ressemblent à quoi ? À rien. Elles représentent non pas des péchés mais l'idée et la possibilité du péché. De quels péchés s'agit-il ? Quelle est leur figure ? Une figure abstraite ; ce sont des esprits. Mais ils volent autour de moi et je m'évertue à les chasser. J'ai comme le besoin concret d'un chasse-mouche. Et les péchés par omission, comment les découvrir et les reconnaître ?

Omettre ses péchés, dissimuler malgré soi, voilà le grand danger qu'on affronte en confession. Car alors le péché ne ferait que grandir et il y aurait danger de sacrilège. Par exemple par une fausse contrition au moment de recevoir l'absolution. Et un sacrilège, dans mon imagination, est supérieur au péché mortel. Un péché mortel et c'est déjà l'enfer. Qu'en advient-il d'un sacrilège ?

Comment éviter d'omettre ces péchés ? Heureusement, nous avons des manuels et, dans ces manuels, des "examens de conscience". Le plus simple, en allant à confesse, est d'avoir sous la main "l'examen de conscience". Au fur et à mesure et dans l'ordre de la lecture, il n'y a qu'à confesser les péchés énumérés.

Il y en a que je passe, car il est évident que je ne les ai jamais commis. Mais il existe tant de questions vagues et insidieuses. Et à côté des péchés dont on est sûr, on pourrait en manquer qu'on a pourtant commis. Mieux donc vaut répondre à toutes les questions douteuses. – Ai-je fait ceci ? (Voyons, l'ai-je fait ou non ? Mieux vaut m'en accuser, puisque je pourrais l'avoir fait).

Les confesseurs de Sion posaient des questions qui ne figuraient pas telles quelles dans l'examen de conscience. – Vous êtes-vous touché sur vous-même ? (Ah ! qu'en termes galants...) – Oui !

Impubère tel que je l'étais, m'étais-je, comme ils disaient, touché ? Oui, parce que cela m'arrivait de me toucher sans nécessité. – Longtemps ? questionnait le confesseur. Longtemps ? Combien de temps faut-il pour que ce soit longtemps ? N'allons pas répondre imprudemment. Le chronométrage correspondant à longtemps m'est inconnu. Deux ou trois secondes pourraient correspondre à longtemps à des extra-terrestres de l'Éternel. Mieux valait répondre – Oui, assez longtemps... – Avec plaisir ? reprenait l'impitoyable confesseur. Quel plaisir ? Je m'évertuais anxieusement à le deviner. Je ne ressentais rien que je puisse qualifier de plaisir. – Non, pas beaucoup, finissais-je par répondre.

Un jour, le père Lessailly, qui me confessait dans sa chambre, me dit :

« Eh bien ! je ne peux pas vous donner l'absolution. Vous revenez toujours avec les mêmes péchés ».

Évidemment. C'était ceux, toujours les mêmes, que je piquais dans l'"examen de conscience".

Je vis trouble tout à coup. En me voyant pâlir, le père Lessailly eut peur. Il se leva, alla chercher dans un placard un carré de sucre sur lequel il versa une ou deux gouttes d'éther et me le donna à manger. Je le suçai en le trouvant succulent, tandis que je reprenais peu à peu mes esprits.

Lorsqu'il vit mes couleurs revenir, le père Lessailly me dit :

« Écoutez ! nous allons réciter ensemble un acte de contrition parfaite et je vais vous donner l'absolution. Mais tâchez de ne plus revenir avec les mêmes péchés ».

Je m'agenouillai. Nous récitâmes ensemble l'acte de contrition et je partis de sa chambre soulagé.

Indépendamment des pères, il y avait à Sion deux frères : Frère Charles et Frère Georges.

Un matin, en récréation, durant que les enfants s'agitent dans la cour, le frère Georges se met à crier de sa grosse voix :

« Baissez vos tabliers, voyons ! »

Le vent était vif et les soulevait, si bien qu'on voyait apparaître, sous leur culotte courte, tous leurs petits derrières.

« C'est indécent, voyons ! » poursuivit-il de sa voix grondante, tandis qu'il rabattait de sa main quelques tabliers au passage. Le vent aurait dû dire au frère Georges : Pardonnez à ces innocents ; c'est moi qui, sans le vouloir, allais vous entraîner à commettre un vilain péché par pensée...

La souffrance plaît à Dieu et conduit à la sainteté. Tel saint jeûne pendant plus d'un an. Tel autre use ses genoux sur les dalles à faire plusieurs fois par jour le chemin de croix. Tel autre avait placé sur lui une épine de telle manière qu'aussitôt qu'il prenait une attitude de repos, elle s'enfonçait dans sa chair. Celui-ci ne dormait que sur la paille. Cet autre, sur de la terre battue. Cet autre encore, dans un cercueil.

Tels étaient certains des exemples qu'on nous donnait comme modèle et qu'on offrait à notre méditation.

À Sion, il n'y avait en tout et pour tout que deux petits protestants. L'un des deux faisait partie de ma classe. Il avait peut-être onze ans. Naturellement, on ne lui faisait pas suivre les leçons de catéchisme. Un jour, je ne sais à quel propos, mais tout à trac, il s'écria en pleine classe : « le catéchisme, c'est une bêtise... ».

Le frère Georges bondit de sa chaise, se précipita sur lui, le rabattit par terre et se mit à le frapper furieusement sur les fesses à bras raccourcis. Et pendant qu'il le frappait, j'avais la sensation d'être en union corporelle avec le frère Georges, et je me disais qu'il fallait le frapper, frapper, frapper jusqu'à ce que s'épuisât en lui et en moi l'accumulation de juste colère qu'une parole aussi monstrueuse avait concentrée en moi et en lui.

Bien entendu, on mit sur le champ à la porte les deux petits protestants, celui qui avait parlé et celui qui n'avait rien dit.

Nous nous étions, après la récréation, mis en file pour rentrer en classe, lorsque l'élève Joseph Depolla, derrière lequel j'étais placé, se retourna l'air indigné et me dit : « Qu'est-ce que tu as fait ? Tu n'as pas honte ? ». Qu'avais-je fait ? Honte de quoi ? Depolla refusa de répondre. Je n'insistai pas. Mais je demeurai inquiet et perplexe.

C'était l'heure de la leçon d'allemand. Le professeur d'allemand était Mme Shotton, une protestante convertie, devenue catholique fanatique, protégée par les Pères et dont les deux fils étaient mes condisciples.

Joseph Depolla monta sur l'estrade où Mme Shotton était installée et lui murmura quelque chose à l'oreille. « Ah mais ! », déclara-t-elle aussitôt, d'une voix haute et grave, « il faut aviser le Père Supérieur. En attendant, je ne peux pas garder en classe cet élève ». Et elle m'enjoignit de sortir. Je ne me rappelle pas si j'osai demander des explications à Mme Shotton. En tout cas, elle ne m'en donna pas. Je demeurai durant toute la leçon d'allemand à la porte de la classe, humilié, anxieux, mais résigné. Je sentais planer sur moi un mystère, une injustice inexplicable.

Après la récréation, les élèves sortirent de nouveau en récréation dans la cour. Je rejoignis mes condisciples. Tous s'éloignaient de moi. Autour de moi, il se créait des vides, à mesure que je me déplaçais. J'éprouvai cet état d'âme si bien rendu par Gustave Flaubert, lorsqu'il écrit à propos de Charles Bovary qu'il « sentait vaguement circuler autour de lui quelque chose de funeste et d'incompréhensible ».

Le désir de me disculper l'emportait toutefois en moi sur toute autre considération. J'affrontai plusieurs des élèves qui me fuyaient, les suppliant de m'apprendre de quoi je m'étais rendu coupable. Tous se dérobèrent. Quelques-uns me conseillèrent de m'adresser à Joseph. Celui-ci commença par refuser obstinément de me fournir une explication, mais j'insistai si longtemps, usai de tant de persuasion qu'il finit par rompre son silence : « Tu m'as », dit-il, « touché le derrière ».

Je demeurai stupide. Évidemment, je savais que c'était un acte abominable, mais j'ignorais en quoi consistait son abomination. Je savais seulement depuis ma prime enfance, qu'il y avait des organes interdits qu'on ne saurait toucher sans commettre un grand péché.

Bien entendu, je protestai avec indignation de mon innocence et comme il me tardait de me disculper, je proposai à Joseph de référer le cas au Père Supérieur auprès duquel je me chargerai de me disculper moi-même. J'avais hâte de me laver de cet opprobre et de rentrer en grâce auprès de mes camarades.

Joseph consentit enfin à prendre note de mes dénégations et même à me tenir quitte de toute présomption, à condition que j'allasse moi-même exposer le cas au Père Deshais. Pour pénible que fut la démarche, je dus prendre mon parti de l'entreprendre.

J'arrêtai le père Deshais au passage, comme il traversait le corridor :

« Mon Père, lui dis-je, voyez... Après la récréation, pendant que nous montions en classe, j'ai... sans le vouloir je vous assure et, sans m'en être aperçu... j'ai, paraît-il, touché le derrière de Joseph Depolla... »

L'expression de la physionomie du Père Deshais, suivie de sa réponse expéditive, me démontra le cas qu'il faisait de l'affaire :

« Allons, mon enfant », me dit-il, « ce n'est rien. Ce n'est rien... »

Et il me planta sur place, car il était pressé. Mais quel soulagement !

Ce matin-là, il y eut une grande nouvelle en classe. Le saint Père Pie X venait de décider que la première communion des enfants se ferait désormais à l'âge de raison, c'est-à-dire à partir de sept ans. On prévenait donc les enfants qui avaient atteint ou dépassé cet âge qu'ils avaient à se préparer à faire leur communion cette année-là. Lorsque j'annonçai la nouvelle chez moi, mes parents poussèrent les hauts cris. Il en fut de même dans la plupart des familles.

La nouveauté de l'initiative faisait se cabrer les vieilles générations. Sept ans ! était-ce admissible pour un acte de cette importance ? Beaucoup de parents, cependant, dont les enfants avaient dix ans ou plus, s'inclinèrent. Il y eut, par contre, je crois, fort peu d'enfants âgés de sept ans qui firent leur première communion cette année-là. On donnait, comme un exemple de soumission, les nobles paroles prononcées par M. François Solari : « Je ne comprends pas la décision du Saint Père, mais puisque c'est sa volonté, il ne m'appartient pas d'en discuter ».

Mes parents demeurèrent catégoriques : j'étais trop jeune et ne devais même pas y songer. Ma consternation cependant fut mitigée. Je ne ressentais pas l'envie d'affronter si brusquement un acte aussi sérieux. Je désirais avoir le temps de m'accoutumer à l'idée de l'affronter.

Mais qu'allaient penser les Pères de mes parents, lorsqu'il existait des parents comme les Solari ?

Je fus bien obligé de leur annoncer que les miens me trouvaient trop jeune et désiraient que ma première communion fût différée. Je n'eus pas à subir de pressions, mais ceux qui étaient en âge de communier furent invités à suivre les conférences qui seraient tenues dans la chapelle pour la préparation des premiers communiant.

J'assistai donc à ces conférences. D'abondantes instructions nous furent prodiguées concernant la valeur et le sens de l'Eucharistie. Mais on les assaisonnait d'anecdotes terrifiantes. On insistait sur le jeûne intégral à partir de minuit – pas même une goutte d'eau ne devait pénétrer à travers notre bouche. On s'appesantissait sur le danger de communier en état de péché ou d'insuffisante préparation. L'hostie, il ne fallait pas l'oublier, était Jésus-Christ, en corps, en sang, en âme et en esprit. Des juifs ou des scélérats qui s'étaient ignoblement employés à clouer des hosties en avaient vu jaillir du sang. Le père Lamare nous raconta l'histoire de quelqu'un qui, s'étant approché de la Sainte Table en état de péché, était tombé, expirant, au pied de l'autel. Quelle chose effrayante que de s'unir à Dieu !

Le Dieu des Pères de Sion n'était pas, hélas ! un Dieu bon. Pointilleux, vindicatif, le Créateur du monde, tel qu'on nous le décrivait ; était presque le démiurge malfaisant des gnostiques.

Entre camarades, on se consultait : « que vas-tu devenir quand tu seras grand ?

La plupart répondait : « Prêtre ! ». Sauf peut-être quand j'étais tout enfant, je ne me souviens pas d'avoir dit que je me ferais prêtre. J'ai même dit que je ne le deviendrai pas. C'était par peur de la règle, de la discipline. Et aussi parce que j'aspirais à faire beaucoup de choses sur terre et que la vie religieuse fermait les horizons.

Je demandais, un jour, à Charles Corsini, un camarade avec lequel j'avais "joué à la messe" et même appelé "évêque de Cordelio" : Et toi, que comptes-tu devenir quand tu seras grand ? ». Charles me répondit gravement avec une onction déjà sacerdotale : « Moi ? Prêtre, bien entendu ! ». J'ai appris, il y a quelques années, qu'il était garçon au Moulin-Rouge.

Au mois de mai suivant, je me trouvais paisiblement assis en classe, lorsque le père Lassailly me dit, comme s'il s'agissait de la chose la plus simple et la plus aisée du monde : « Le dimanche 15, vous ferez votre première communion. Vous êtes, du reste, tout préparé, mais le père Untel vous fera faire une petite retraite et s'occupera de compléter votre instruction ». Qu'allaient en penser mes parents ? Qu'allaient-ils dire ? et qu'allaient penser d'eux les Pères au cas où ils refuseraient ?

À midi, je rentrais à la maison, bien résolu à arracher leur consentement.

Dès les premiers mots prononcés, ma mère se récria et répondit par un « non ! » catégorique. Je me mis à la supplier ; bientôt, j'éclatai en sanglots en trépignant. Mon père arriva sur ces entrefaites. J'étais lamentable, exténué de résistance et d'entêtement. Mes parents impressionnés finirent par céder de guerre lasse.

D'un cœur tranquille, je retournai à l'école l'après-midi et à la question qui me fut posée, si j'avais parlé à mes parents, je pus, on devine avec quelle satisfaction, répondre paisiblement, comme s'il en allait de soi, qu'ils étaient d'accord.

Je ne dirai pas que le jour de ma première communion fut le plus mauvais de ma vie, mais je puis affirmer qu'il ne fut guère un des meilleurs.

M'étant confessé la veille, je vécus les heures successives avec l'appréhension de commettre entre-temps un péché. Mon sommeil fut troublé de rêves. Je crois que j'avais un peu de fièvre au réveil. Je me levai, me lavai en serrant fortement les lèvres de peur de n'avalier une goutte d'eau, cru en avoir avalé une, me mis à cracher à sec en faisant pu-pu-pu du bout des lèvres... En route pour l'école, j'étais convaincu d'avoir commis un péché, je ne sais plus lequel. Peut-être s'agissait-il de la goutte d'eau que j'avais cru avoir avalée. Avant d'aller à la chapelle, j'allai consulter le prêtre qui devait célébrer la messe et le mis au courant de mon embarras. Je vis son attention se concentrer sur ce que j'étais en train de lui dire. Puis je la vis se détendre devant mes explications rassurantes, cependant que je sentais ma conscience soulagée.

J'étais l'unique premier communiant. La chapelle était ornée de fleurs. Tous mes proches étaient présents à la cérémonie et avaient des places réservées.

La messe commença. Il y eut un sermon qui m'était personnellement adressé. À mesure que le moment approchait, je m'abîmais dans mes prières. Enfin, j'avancais en tremblant vers l'autel, reçus l'hostie qui se colla à mon palais, m'occasionnant une brève épouvante. Puis elle descendit et, uni au Dieu qui coulait en moi, je m'abandonnai à une espèce de béatitude. Dans le grand salon des Pères, un petit déjeuner suivit en mon honneur auquel prirent part les membres de ma famille.

À présent, je préférerais me confesser juste avant que de communier plutôt que la veille, de peur de commettre entre-temps un péché, et d'être obligé de me confesser à nouveau pour pouvoir communier le cœur tranquille. Mais entre l'absolution et la communion, comme je sentais les péchés tourbillonner tels des mouches, de peur que l'un d'eux ne s'abattît sur moi, il m'arrivait souvent, semblable à un malheureux affligé de tics, de secouer la tête, comme pour les écarter.

Hérodote, surpris, a noté : « c'est un opprobre chez les barbares de se montrer tout nu ».

Nous considérions la nudité comme un grand péché. Il n'était pas question de nudité totale. Je n'avais aucune occasion de voir des hommes ou des femmes nus. Mais le péché était embusqué dans la nudité partielle. Des femmes aux bras nus, des échancrures de corsage, constituaient pour moi de vrais péchés incarnés.

On recevait beaucoup à la maison et j'y rencontrais des femmes portant, à la mode de l'époque, des corsages transparents ou décolletés. Je venais de me confesser. J'entrais dans le salon. Je donnais la main à ces dames, les yeux baissés vers le plancher, afin de ne pas voir leur décolleté et commettre un péché involontaire. Ma mère, me voyant donner la main de cette façon, me rabrouait : « Voyons, Gilbert, lorsqu'on donne la main à une dame, on la regarde en face ; on ne regarde pas par terre ». Pauvre maman !

Seulement, à la longue, soit que je l'aie avoué, soit qu'elle ait deviné, elle finit par comprendre et me traita d'idiot.

C'étaient là de bien pauvres décolletés comparés à ceux dont le monde est plein de nos jours. Ils ne m'inspiraient d'ailleurs aucune mauvaise pensée, non seulement parce que j'étais impubère et n'avais pas ce qu'un père de Sion eût appelé de "mauvais penchants", mais pour la raison qu'il n'en émanait pour moi aucune sensation. Mais ils étaient l'image du péché, comme le péché était celle du diable et je les fuyais.

On nous parlait souvent des "mauvais livres". Pas un ne m'était jamais tombé sous la main ; aussi ne savais-je pas trop ce que c'était.

Un jour, en classe, un élève questionna : « Mon père, quel est le plus mauvais livre qui existe ? ». « Moi », répondit le père après avoir réfléchi un instant, « je considère que le plus mauvais livre est *La vie de Jésus* d'Ernest Renan ». J'entendais pour la première fois le nom de Renan et de *La vie de Jésus*. J'imaginai immédiatement Renan comme un personnage satanique écrivant des injures contre Jésus pour le plaisir diabolique d'offenser Dieu. Sa *Vie de Jésus* dans mon imagination devait ressembler, par exemple, à ce qu'est effectivement la *Vie de Jésus* du crapuleux Léo Taxil.

Lorsque, par aventure, des années plus tard, la vie de Jésus de Renan me tomba sous la main, je demeurai stupéfait. Je trouvai qu'il parlait de Jésus avec plus d'admiration et de respect que les pieux auteurs qui m'étaient connus et qu'on l'avait calomnié.

Naturellement, en nous montrant partout le péché, on provoquait des réactions et on donnait de l'attrait au fruit défendu.

Un jour, en classe, un élève du nom de Nico Perpignani, qui lisait un livre dissimulé sur ses genoux sous le pupitre, me le glissa en m'indiquant quelques lignes du doigt : « Tiens ! lis ça... » me dit-il l'air friand.

Je pris le livre et je lus : « Je ne crois ni à Dieu ni au diable. Ce sont tous les deux mes amis et ils ne m'inspirent qu'une confiance médiocre ». C'était un de ces livres cartonnés de rouge et dorés sur tranche, édités par Mame ou Delagrave, qu'on offrait aux élèves aux distributions de prix.

Le vertueux auteur avait mis cette phrase dans la bouche d'un de ses héros qui personnifiait non pas "la figure du juste au milieu des méchants", mais la figure du méchant au milieu des Justes.

## A Patras

Note : En mai 1912, par suite de la guerre italo-turque, tous les Italiens sont expulsés de Smyrne. Nous nous réfugions, en famille, d'abord à Athènes, puis à Patras où la grande firme de commerce, dont mon père est directeur à Smyrne, a une succursale. Nous sommes installés à l'hôtel dans deux chambres, l'une occupée par mes parents, l'autre par moi, ma sœur en bas âge et la "dada".

Ce fut à cette époque que mes scrupules religieux tournèrent au fétichisme et côtoyèrent la folie.

On nous avait raconté à l'école que Saint Bernard avait pris l'habitude, toutes les fois qu'il rencontrait une statue de la Sainte Vierge, de la saluer en lui disant : « Je vous salue, Marie ». Un jour, la statue s'était animée et avait répondu : « Je vous salue, Bernard ».

Je me dis que je devais imiter Saint Bernard et, chaque fois que je me trouverai en présence d'une image de la Sainte Vierge, m'incliner devant elle et prononcer les mots : « Je vous salue, Marie ». Non pas, je dois le souligner à mon honneur, dans l'espoir orgueilleux d'en obtenir un miracle. Pareille pensée ne me frôla même pas. Mais pour me plier à un acte de dévotion envers la Sainte Vierge. Bientôt, en passant devant les églises, il me vint en tête qu'elles renfermaient des images de la Sainte Vierge. Ne convenait-il pas de saluer l'image de la Sainte Vierge invisible ? Mais que penseraient de moi les gens en compagnie desquels je pourrais éventuellement me trouver ou les passants en me voyant m'incliner subitement et sans raison apparente dans la rue ? Ainsi donc, pour un "qu'en dira-t-on", je reculerais devant un acte de dévotion ! On nous avait enseigné de ne jamais avoir honte de notre religion. M'abstenir d'un geste religieux par peur du ridicule n'était-ce pas la même chose ? Et, chaque fois que je passais devant une église, j'esquissais un léger mouvement de tête et déclarais dans mon for intérieur : « Je vous salue, Marie ».

Or, comme il est difficile de s'arrêter sur une pente glissante et qu'en matière de mysticisme une considération en entraîne d'autres, j'en vins à me demander si, derrière les murs des maisons devant lesquelles je passais, il ne pouvait pas également se trouver des images de la Sainte Vierge. Cette idée ayant pris racine en moi, j'en vins à me demander si m'abstenir de les saluer ne constituerait pas, dans l'exercice de ma piété, une espèce de forfaiture. Et chaque fois que, dans la rue, il me passait dans l'esprit que, derrière un mur, il pouvait exister une image de la Sainte Vierge, j'inclinai la tête pendant que je proférais en moi : « Je vous salue, Marie ». Et je m'astreignais d'autant plus à obtempérer que j'avais envie de reculer par peur du ridicule.

Il m'arrivait aussi d'imaginer que la Sainte Vierge pouvait se trouver en image dans une série ininterrompue de maisons, ce qui faisait que, lorsque j'étais pris dans cette obsession, je traversais d'un bout à l'autre la rue en secouant la tête sans arrêt. Et cela finit par m'arriver un jour que je me trouvais en compagnie de mes parents.

« Que fais-tu ? » me demanda brusquement ma mère en observant ma tête secouée d'une sorte de tremblement nerveux.

« Rien, rien... », répondis-je en arrêtant mon manège.

Ma propension à la perfection dans la piété s'était étendue à toutes mes prières. Je ne voulais pas qu'elles fussent de simples formules dont on se débarrasse en les proférant mécaniquement, mais des effusions vers le Ciel dont chaque mot aurait un sens vivace et serait bien pénétré.

« Notre Père qui êtes aux cieux... »

Vous, mon Dieu, qui êtes notre Père et qui êtes Dieu, vous qui vous trouvez dans le Ciel et voyez ici-bas votre petite créature...

« Que Votre Nom soit sanctifié... »

Oui ! Seigneur ! Qu'il soit sanctifié par l'élan de cette prière que je vous adresse.

Et de même pour l'*Ave Maria* : « Je vous salue, Marie »

Sainte Vierge, c'est bien moi qui vous salue en me prosternant devant vous...

La grande affaire évidemment était celle de mes prières du soir parce que, ainsi qu'on me l'avait souvent répété, je pouvais mourir dans mon sommeil en état de péché mortel et aller en enfer. À la recherche de la contrition parfaite, je reprenais l'acte de contrition plusieurs fois, tâchant de bien me représenter chaque mot proposé et d'y mettre une compréhension, une conviction et une sincérité parfaites.

Une nuit, avant de me coucher, je me mis, agenouillé sur mon lit, à réciter mes prières du soir. Mais je me sentais distrait ; ma mère avait l'air de me surveiller et je n'arrivais pas à bien pénétrer et sentir les mots proférés. Je résolus donc de me coucher, d'attendre que mon père et ma mère, qui devaient se rendre à une soirée, fussent sortis, et alors de me remettre à genoux et de reprendre convenablement mes prières.

Enfin, mes parents s'en allèrent ; ma petite sœur dormait. J'attendis que la bonne se fût également endormie. Alors je m'agenouillai et repris toutes mes prières. Mais je ne parvins pas à me concentrer, à chasser ma distraction :

« Notre Père qui êtes aux cieux... »

Non ! ce n'est pas ça. J'ai dit ces mots trop vite en songeant à autre chose.

« Notre Père qui êtes aux cieux... »

Notre Dieu qui êtes notre Père. Non ! ce n'est pas ça non plus. J'ai eu l'esprit préoccupé à bien dire et, au lieu de me pénétrer de ce que je disais, j'ai eu mon attention distraite par cette préoccupation. Re commençons ! Je recommençais, mais c'était peine perdue. L'heure abondamment passait. Et j'étais toujours en train de reprendre ma prière. Que faire ? Abandonner ? Me contenter de marmonner des formules mortes, m'en débarrasser et m'endormir ? Mais ce serait tromper Dieu, me montrer incapable du sacrifice de recommencer pour lui.

À trois heures du matin, maman et papa, de retour de leur soirée, trouvèrent l'électricité allumée dans la chambre et moi, à genoux sur mon lit, en train de reprendre ma prière.

« Que fais-tu là, mon enfant ? » me dit maman.

J'avouai avec détresse : « Maman, je n'arrive pas à bien dire mes prières ! ».

La présence de maman me donna la force de les expédier comme je pouvais, de me coucher et enfin de m'endormir épuisé par la veille, l'effort et l'angoisse.

À Patras, habitait dans le même hôtel que nous Albert Reggio, commerçant en raisins de Corinthe, philosophe catholique militant frisant l'hérésie, auteur de plusieurs ouvrages en style amphigourique.

Mais à l'époque, j'étais dans l'ignorance totale de ses qualités. Je l'admirais seulement pour la façon dont à l'hôtel, le matin, à l'heure du petit déjeuner, il traduisait les journaux grecs pour les expulsés italiens assis autour de lui.

Albert Reggio était un homme au visage austère et commun, au sourire rare. Impassible, il traduisait les journaux grecs en français d'une seule traite et avec autant d'aisance que s'ils avaient été rédigés directement en français. Il se revendiquait disciple d'une philosophe du nom de John Mahar, qui habitait Bournabat et qui était apparenté à ma mère. Il paraît même que John Mahar venait parfois à la maison rendre visite à ma grand-mère maternelle. Mais je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu chez nous et, aussi bien que des nouveaux ouvrages d'Albert Reggio, je n'en entendis parler que bien des années plus tard, dans des circonstances que je relaterai en leur lieu.

Mes parents fréquentaient un autre M. Reggio à Patras. Il s'appelait Joseph. J'appris que c'était le propre frère d'Albert. Joseph Reggio était aussi catholique militant, mais de physionomie avenante. Son visage, comparé à celui de son aîné, avait quelque chose de juvénile. Il portait une petite moustache qui semblait sourire sous son nez tandis que ses yeux paraissaient gais derrière ses lunettes.

Or, le lendemain du jour où ma mère m'avait surpris à trois heures du matin en train de dire mes prières, Joseph Reggio s'approcha de moi, me prit par le bras, et me conduisit dans une confiserie. Là, après m'avoir acheté un gâteau, il se mit à me sermonner avec beaucoup de douceur et de ménagement. C'était très mal d'avoir des scrupules, du moins des scrupules religieux du genre des miens. Ils étaient contraires à l'esprit de notre religion et non agréables à Dieu. Quand venaient de pareilles pensées, il fallait résolument les repousser. Il me demanda finalement de lui promettre de suivre fidèlement ses conseils. Je lui promis par déférence et désir de ne pas le décevoir. Exactement, je voulais qu'il eut la satisfaction que son intervention n'avait pas été vaine.

Je n'étais pas convaincu, mais j'estimai bientôt que puisqu'une grande personne, un catholique éprouvé, me donnait de pareils conseils, il fallait en profiter pour les suivre et me débarrasser de mes tribulations avec, comme caution, la responsabilité du conseiller. C'est à partir de ce jour que mes scrupules se relâchèrent et ne firent que s'user davantage à mesure que le temps passait sans apporter d'événements.

J'aurais eu le droit d'en vouloir à ces gens – si tant est qu'il soit raisonnable ou qu'il existe un droit d'en vouloir aux autres hommes.

Je n'y pense pas. Ces Pères, avant tout, avaient le souci de nos âmes. Nous étions les plantes de leur jardin ; ils nous cultivaient. Mais ces horticulteurs aristocrates avaient des méthodes primitives de paysans arriérés. Pourtant, il faut le dire, ils nous aimaient aussi d'amour terrestre. Nous n'étions pas légion, comme l'étaient les élèves des lazaristes. Les hommes de Sion, jardiniers amateurs qui cultivaient un tout petit jardin, s'attachaient à chacune de leurs plantes. Ils considéraient bonne leur façon de les soigner. Elle était mauvaise par aventure – et il y eut des ravages dans leur jardin.